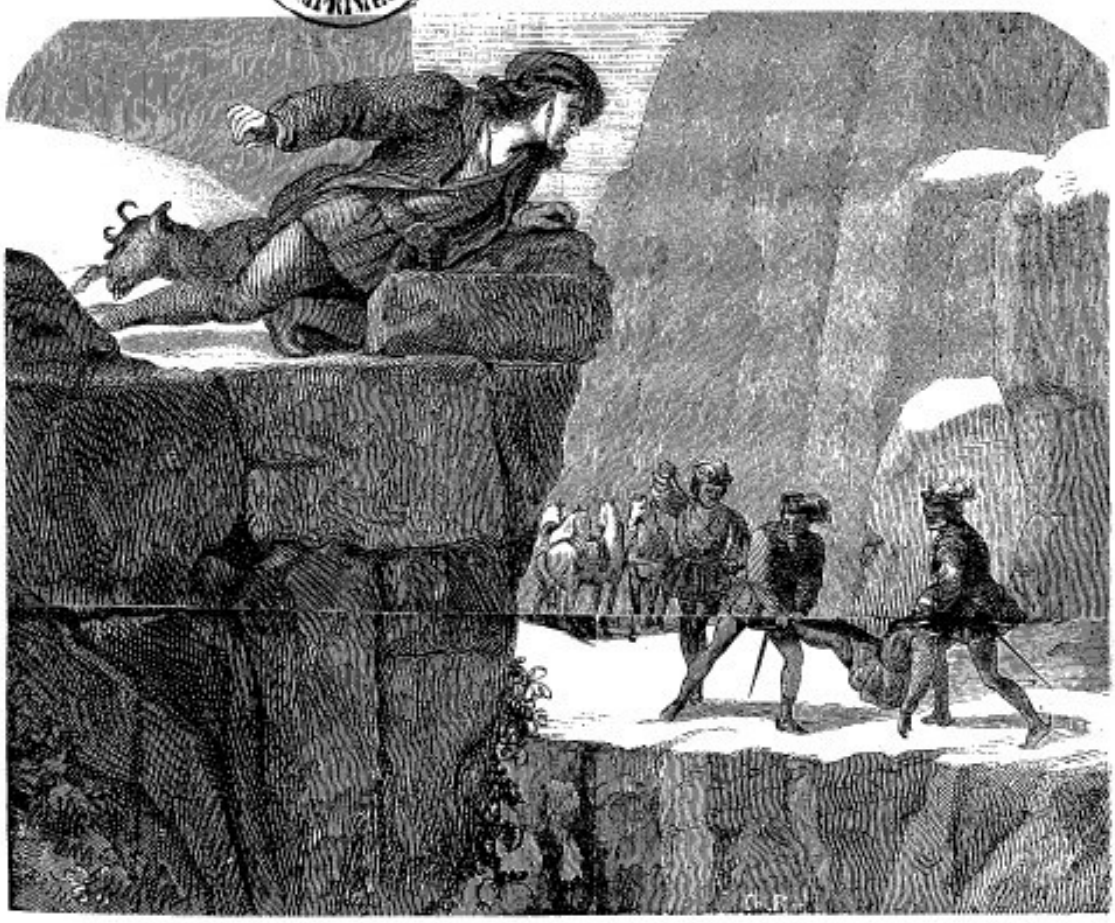
LA TOUR AUX RATS

GRAND ROMAN HISTORIQUE

PAR ERNEST CAPENDU

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DÉPÔT LÉGAL Seine (Seine) N° 1917



Ils balancèrent un moment le corps, comme pour mieux prendre leur élan. (Page 7.)

PREMIÈRE PARTIE. — LE JOUG-DE-L'AIGLE.

I

Le Dayle.

Des aboiements sonores retentissaient et faisaient vibrer les échos : il était quatre heures et demie du matin, les premières teintes du jour apparaissaient à l'horizon et les rayons naissants du soleil s'efforçaient en vain de percer l'épais brouillard qui couvrait la prairie.

Au ras de terre se dessinait dans le vague, en dépit du brouillard, l'enceinte d'un parc à moutons.

C'était devant la porte de ce parc qu'aboyaient bruyamment trois de ces énormes chiens de berger des montagnes qui non-seulement attaquent le loup, le battent et l'étranglent, mais qui font tête au sanglier furieux et ne reculent pas devant l'ours.

Un quatrième chien de même taille élevée et de même pelage roux foncé, tacheté de noir et de blanc, que les trois autres, se tenait en face d'eux mais de l'autre côté de l'enceinte, dans l'intérieur du parc.

Celui-là ne donnait pas de la voix : aux hurlements des trois chiens, il répondait par un grognement, ou plutôt par un gron-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

demeuré qui bien qu'amical n'en était pas moins fort expressif.

Derrière ce chien, à peu de distance, et dans l'un des angles du parc, l'aube naissante éclairait une masse blanchâtre : c'était le troupeau amoncelé et encore à demi endormi.

Les trois chiens qui aboyaient avaient l'œil enflammé, le poil hérissé et mouillé ; on pouvait deviner facilement qu'ils venaient de se livrer à une course longue, rapide et furieuse.

— Paix, là-bas! dit tout à coup une voix impérative. Tais-toi, Cabriau! tais-toi, Ragotin!

Les aboiements cessèrent aussitôt, et les trois chiens, se posant comme en arrêt, agitèrent joyeusement la queue en relevant le museau.

Celui placé à l'intérieur du parc s'était retourné d'un bond, et il s'élançait vers un homme qui venait de quitter la petite cabane roulante placée dans l'angle droit des barrières.

L'homme qui s'avançait et que le crépuscule éclairait mal à travers le voile du brouillard, était un personnage de haute taille et qui, autant qu'on en pouvait juger, paraissait fort maigre de membres et fort anguleux de formes.

Il portait des vêtements de drap grossier : une sorte de houpelande longue et large aux manches, avec de grands parements garnis de boutons, recouvrait une *jaque* de laine brune, boutonnée en haut par un seul bouton, s'ouvrant sur le ventre et tombant jusqu'à mi-cuisse.

Des *hauts-de-chausses* de futaine de même nuance que celle de la *jaque*, et qui, à chaque genou, disparaissaient dans le haut d'un bas épais de laine bleue, étaient retenus avec une énorme jarretière de cuir.

Une large ceinture de cuir encelgnait la taille et maintenait les hauts-de-chausses.

A cette ceinture était pendue une grosse gourde au bouchon attaché avec une ficelle.

Une espèce de toque, moitié chapeau, moitié berret, de laine qui avait dû être rouge, mais dont le soleil et les intempéries de l'air et des saisons avaient métamorphosé la nuance première au point de la rendre méconnaissable, recouvrait le front et laissait s'échapper de longues mèches de cheveux d'un noir de jais attestant la jeunesse.

Des souliers aux semelles d'une épaisseur effrayante, et qui devaient bien certainement être garnies de clous énormes et d'un fer à cheval sur le talon (suivant la coutume), complétaient l'ensemble du costume, avec un grand bissac à demi gonflé, maintenu à la hauteur des reins par une corde tressée et passée sur l'épaule gauche, en bandouillère.

L'homme tenait à la main une grande pique qui pouvait à la fois, par sa forme, ses ferrements et sa longueur, servir d'épieu pour la chasse au sanglier ou à l'ours, de houlette pour conduire les moutons, et de bâton pour sonder la neige et voyager dans les montagnes.

A l'inspection du visage, on pouvait reconnaître que le berger était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans.

Ce visage, sans être beau, était loin d'être laid.

Les traits étaient bien accusés, le nez fort mais bien dessiné, les yeux grands, d'un gris terne qui devait s'animer par moment, la bouche finement tracée, le menton rigoureusement accusé et le front pur, élevé, aux tempes larges.

La peau était bistrée, basanée, cuivrée par le hâle et par le soleil.

Les bras étaient très-longs, le buste un peu court, les jambes longues également, les pieds longs et secs comme ceux des montagnards.

Tout dans l'ensemble, au reste, indiquait l'homme de la montagne.

Le berger ouvrit la porte.

Les trois chiens s'élancèrent dans l'intérieur du parc et bondirent autour de lui.

— Ah! — dit le berger en posant sa main rude sur la tête de l'un des gigantesques animaux, — tu as étranglé un loup, Cabriau! tu as encore ton museau plein de sang! c'est bien cela, mon chien! Je suis content de toi! Tu es un bon chien!

L'animal comprit sans doute au geste et à l'intonation la satisfaction exprimée par son maître, car il poussa un hurlement joyeux et bondit autour du berger pour mieux prouver son contentement.

Le berger procéda alors à la sortie du troupeau. Il ouvrit la arrière et donna ses ordres aux quatre chiens.

Les intelligentes bêtes comprirent et partirent avec empressement.

L'un, le plus âgé, celui qui était demeuré dans le parc, alla immédiatement hâter le réveil des moutons.

Les deux autres fournirent une course rapide ; l'un à droite, l'autre à gauche du troupeau qui commençait à se former.

Cabriau prit la tête, et parut veiller sur le peloton des béliers conducteurs, dont les sonnettes-cloches retentissaient bruyamment.

— Avant! arrière! cotoie! va! reviens! saisis! — disait le berger, qui, appuyé sur sa lance-houlette, suivait des yeux le travail des chiens.

Les moutons pressés, harcelés, maintenus en bon ordre, quittaient le parc.

Le berger rentra dans sa cabane roulante, et il ressortit presqu'aussitôt.

Il portait sur ses épaules une peau d'ours, cousue et arrangée en forme de *tabart* (manteau court), et la tête de l'animal retombait dans le milieu du dos comme un capuchon.

Cette peau, ouverte sur la poitrine, laissait voir, passé à la ceinture de cuir, un long *coutil* ou couteau-sabre-poignard, tel qu'en portaient les fantassins.

A côté du *coutil* pendait une fronde.

Le troupeau s'avançait en masse confuse ; le berger marcha à sa suite.

Le jour se levait rapidement, et le soleil dardant ses rayons déjà ardents dissipait le brouillard qui, se condensant en rosée abondante, formait des perles et des diamants à l'extrémité des longues feuilles et des hautes herbes.

Le berger plongea la main droite dans son bissac, dont l'extrémité apparaissait sous le manteau de peau d'ours, et ramena une petite flûte à six trous en roseau.

Il porta l'instrument à ses lèvres, et tout en marchant, il commença l'exécution d'un air monotone, triste et bizarre.

Quand le berger s'arrêtait pour respirer, on entendait le murmure croissant d'un cours d'eau rapide : c'était l'Ubaye, car le berger et son troupeau étaient à la hauteur de Saint-Vincent, au débouché de cette admirable vallée de Barcelonnette qui, bien que n'ayant pas les honneurs de la mention dans le guide, n'en est pas moins une des merveilles des Alpes.

Qu'on se figure une étendue de près de dix lieues de long de terrain en forme de triangle, ayant pour côtés deux chaînes de montagnes d'une élévation de 3,000 mètres, dont les cimes ne se dépouillent jamais entièrement de la neige qui les couvre, pour sommet les pics inaccessibles du Viso et pour base un torrent furieux aux rugissements horribles.

De chaque côté du torrent se dressent deux pics gigantesques, le *Joug-de-l'Aigle* et la *Croix-de-Colbas*, s'avançant comme deux immenses promontoires flanqués d'affreuses et raides falaises, géants gardiens de la vallée qu'ils ferment presque hermétiquement, ne laissant pour issue à l'Ubaye qu'une gorge horrible, étroite, profonde de plus de cinq cents mètres, et au fond de laquelle la rivière, devenue torrent, roule et tord ses ondes tumultueuses comme un immense serpent boa qui se fraye un chemin dans la crevasse d'un roc qu'une commotion galvanique a fendu du sommet à la base.

Tout d'abord, en pénétrant dans la vallée, l'œil s'étend sur la nappe limpide d'un lac bleuâtre dont la surface est sillonnée par les mille courses des truites aux écailles argentées qui resplendissent au soleil.

On franchit le dôme de la *Siolane*, placée comme une troisième sentinelle en vedette, et on pénètre dans un vallon charmant, pittoresque, parsemé de petites habitations, et qui est là, au milieu du chaos des montagnes, comme l'oasis au milieu du désert.

Ce hameau, c'est Méolans, qui depuis qu'il existe a été presque exclusivement habité par les familles des bergers de la vallée.

Ce paradis de verdure est rapidement traversé, et alors la gorge redevient aride et n'offre à perte de vue qu'un océan de pics aigus et déchirés qui semble une mer furieuse subitement pétrifiée.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Il faut avoir le pied solide et ne pas craindre la fatigue pour franchir ce désert rocailleux.

Enfin on atteint un défilé, sorte de sente pratiquée dans une fissure : jamais la lumière du soleil n'a pénétré jusqu'à ce sol de granit.

On marche... on avance... Tout à coup le jour apparaît, et un cri d'admiration salue un magique spectacle.

La gorge est franchie, on est au centre de la vallée, le bassin s'est élargi. Le paysage est magnifique : de riants vergers, de riches cultures, de grands et de frais pâturages, des bouquets d'arbres verdoyants, l'Ubaye laissant couler mollement ses eaux presque dormantes toutes parsemées de nénuphars et de nymphéas, et au centre de ce jardin enchanteur, que bordent les montagnes aux fronts blanchis, une petite ville blanche et coquette.

C'est Barcelonnette, l'antique cité de la montagne, la vieille capitale des Saliens et des Eubiens.

Après Barcelonnette, la rivière se divise, et la vallée se bifurque et se transforme en deux défilés resserrés, que sépare une chaîne plate de rochers et arrosés l'un par l'Ubaye et l'autre par l'Ubayette.

Les rivières s'encaissent et les sentiers montent : la sauvagerie a reparu.

Bientôt l'Ubaye et l'Ubayette, un moment tranquilles et d'allure placide, reprennent les apparences rageuses du torrent.

Les pâturages deviennent rares...

La route monte toujours, car les deux défilés se côtoyent et suivent la même direction.

La végétation devient rabougrie... Le sapin et le mélèze croissent seuls.

Enfin, sapins et mélèzes disparaissent... La mousse est la seule verdure qui tranche sur les tons pierreux des rochers.

Le voyageur s'arrête frappé par le plus fantastique spectacle. C'est un chaos sans nom qu'il a devant les yeux, c'est un terrain sur lequel les torrents, les avalanches, les tempêtes se livrent en toutes saisons d'incessants combats, c'est le séjour d'un hiver éternel que dominent les pics aigus, neigeux, les arêtes noires du mont Viso.

C'est le point culminant, le point extrême de la vallée, et le point extrême aussi des limites de la France depuis près de quatre siècles.

La vallée de Barcelonnette faisait partie jadis de la Haute-Provence, qui fut réunie au royaume de France sous Louis XI, en 1481, en vertu du testament du roi René, exécuté après la mort de Charles d'Anjou.

A l'époque où commence ce récit, au mois de juillet 1494, il aurait donc dû y avoir treize années que la vallée de Barcelonnette fut devenue française, mais par le fait elle ne l'était pas encore.

En 1487, Charles VIII avait bien opéré l'adjonction définitive la Provence, mais le duc de Savoie avait gardé cette vallée de Barcelonnette, dont il s'était emparé du temps du roi René, et qu'il considérait, avec raison, comme la clef de ses Etats.

Le petit territoire était de trop peu d'importance pour soulever une question bien grave, et Charles VIII, tout en considérant authentiquement la vallée de Barcelonnette comme faisant partie de son royaume, la laissait tacitement sous la domination du duc de Savoie. Ce fut François Ier qui, en 1536, reconquit cette vallée de Barcelonnette.

De cet état de choses, il résultait pour les habitants de la vallée une singulière situation politique.

Ils n'étaient ni Savoyards, ni Français, et cependant ils pouvaient se prétendre l'un et l'autre, ou se défendre d'être l'un ou l'autre.

Heureusement la politique n'était pas à l'ordre du jour à cette époque dans la vallée de Barcelonnette : la ville renfermait une population paisible, ne voyait que bien rarement un étranger ou un voyageur, et les campagnes n'avaient pour très-rares habitants que ces peuplades de familles de bergers, qui semblent vivre moralement aussi loin de la société que si elles en étaient matériellement distantes de mille lieues.

Aussi s'inquiétait-on peu des destinées politiques futures du pays, et chacun s'occupait-il exclusivement du présent, comme le berger qui, suivant son troupeau et s'en reposant sur l'intelligence de ses chiens, charmait les loisirs de la solitude par l'étude de la musique.

C'était de l'autre côté du lac de Lauzet, vers l'une de ces pelouses verdoyantes et fleuries qui couvrent le flanc des montagnes à cette époque de l'année, que se dirigeaient troupeau, chiens et *Bayle*, (*Bayle* ou *Baille* est le nom qu'en patois du pays on donne depuis des siècles au berger réputé pour être l'un des meilleurs conducteurs de moutons.)

Le lac était tourné, le troupeau gravissait la pente, et l'herbe fleurie était si belle et si haute que les animaux disparaissaient presque sous ces touffes énormes et odoriférantes.

Le pâturage choisi, le troupeau s'arrêta, et les chiens, sur l'ordre de leur maître, laissèrent les moutons paître en liberté.

Le Bayle alla s'asseoir au pied d'un grand mûrier : le vieux chien vint s'étendre sur l'herbe côte à côte avec son maître.

Le soleil montait rapidement, projetant sur la vallée les flots ardents de ses rayons d'or, le ciel était pur et l'atmosphère limpide.

Un silence animé, (si je puis me servir de cette expression), régnait dans la campagne.

Tout à coup, le vieux chien qui sommeillait, un œil fermé et l'autre ouvert, la tête appuyée sur les pattes de devant allongées sur l'herbe, le vieux chien dressa l'oreille droite en faisant entendre un petit grognement prolongé.

Le berger le regarda sans bouger.

Le chien redressa l'oreille gauche, puis il leva lentement son long museau.

Il respira bruyamment...

— *Qué li trouveras, Cesaro?* dit le Bayle en patois provençal.

Le chien grogna doucement en pointant ses deux oreilles.

— Ce n'est point un ours, murmura le berger, le poil de César est lisse, ce n'est pas même un sanglier, César montrerait ses crocs.

Et caressant doucement le vieux chien qui était toujours couché :

— Qué li trouveras, Cesaro? reprit le berger.

Le chien regarda son maître, puis il se dressa tout doucement, en agitant joyeusement sa longue queue toute dénudée.

II

Les chamois.

La prairie dans laquelle paissait le troupeau, et qui était situés à l'est du lac de Lauzet, s'étendait au pied même de l'extrémité occidentale de la chaîne des *Montagnes Blanches*.

Un des caractères particuliers de cette belle partie du territoire français, qui devait former plus tard le département des Basses-Alpes, est la variété des sites, la diversité incroyable des paysages qui se suivent.

Certes, si le proverbe : *les extrêmes se touchent*, est applicable à la nature d'un pays, c'est bien à celle de cette ancienne partie de la Haute-Provence.

Tout se heurte comme dans un chaos étrangement attrayant : la neige amoncelée touche aux prairies verdoyantes, embaumées et fleuries; les plaines aux herbes touffues qui arrivent au poitrail des chevaux, ont pour limite brusque des roches dénudées aux pointes saillantes, des montagnes dont les flancs s'ouvrent pour former ces grottes profondes soutenues par des colonnades étincelantes de stalactites : la vallée si belle où se multiplient l'oranger, le mûrier, l'olivier, le figuier, le citronnier, le poirier, le pommier, l'abricotier, où la riche végétation de la zone du centre se mêle à la végétation luxuriante du midi, cette vallée est flanquée de montagnes aux cimes glacées, et est fermée à ses deux extrémités par des gorges étroites au sol ingrat, poussiéreux, hérissé de fragments de rocs.

Partout, richesse et misère, abondance et stérilité, civilisation et sauvagerie, chaleur et froid, oppositions perpétuelles enfin sans la moindre transition.

A l'entrée de la vallée de Barcelonnette surtout, ces oppos-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

tous paraissent être plus trappantes encore et c'est à l'entrée de la vallée que s'étend cette plaine de Lauzet dans laquelle le *Bayle* avait conduit ses moutons.

A l'ouest de la prairie s'étend le lac avec ses eaux limpides, oleuâtres, au sud un bois de chênes, de hêtres et de châtaigniers, au nord une gorge aride, dénudée, rocheuse, à l'aspect sauvage, à l'est une pente rapide de la montagne couverte d'une forêt de pins, de sapins et de mélèzes : au-dessus de la verdure sombre, la neige se déroulant en nappe brillante jusqu'au ciel bleu.

A demi-couché au pied du mûrier, le berger tournait le dos au lac, il avait donc en face de lui la pente rapide de la forêt de pins, et la montagne, dressant fièrement son front voilé de blanc.

Le vent soufflait de l'est, il venait de la montagne.

C'étaient les émanations de cette brise odorante que le vieux chien paraissait respirer avec bonheur.

L'intelligent animal fouettait l'air avec sa queue en faisant toujours entendre ses grognements répétés et expressifs.

Le Bayle s'était levé à son tour et il avançait la tête en tendant le cou et en dardant ses regards aux reflets fauves sur le bois de sapins.

L'extrémité de la plaine, touchant à la forêt, était absolument déserte.

Tout-à-coup une ombre jaillit de la forêt, passa dans la plaine comme une flèche, longea la montagne et disparut dans la gorge aride et rocailleuse en moins de temps qu'on ne saurait le décrire.

— Caramba ! murmura le *Bayle*, les chamois !

Il n'achevait pas, qu'une troupe de douze à quinze de ces animaux agiles, au pelage brun foncé, suivaient la trace de l'éclaireur, débouchant de la forêt et se dirigeant vers la gorge.

— Quel souper, quels habits ! s'écria le berger en saisissant d'une main son bâton ferré, à l'extrémité pointue comme celle d'une lance et de l'autre la fronde pendue à sa ceinture.

Le chien regardait son maître en agitant plus que jamais sa queue et en donnant, à son grognement sourd, une expression plus vive.

Les trois autres chiens s'étaient élancés vers la troupe des chamois.

— Ici ! cria impérieusement le *Bayle*.

Puis, comme les chiens ne s'arrêtaient pas :

— Amène ! dit-il en se tournant vers César.

César bondit et courut aux chiens qu'il rejoignit avec des élans furieux.

— Ici ! amène ! répétait le berger.

César se ruait sur ses compagnons.

Sans doute ceux-ci comprenaient la pantomime expressive de leur vieux compagnon et avaient pour lui un respect digne d'éloges, car ils s'arrêtèrent en face des injonctions impérieusement démonstratives d'une gueule garnie de dents formidables, et, tournant piteusement sur eux-mêmes, ils revinrent vers le troupeau.

Le berger les avait rejoint. Désignant du doigt les moutons amoncelés.

— Garde ! — dit-il.

Puis, se tournant vers César :

— Veille ! — ajouta-t-il.

César grogna comme pour indiquer qu'il avait compris, et qu'il promettait de faire son devoir.

Le *Bayle* prit sa course, et presqu'aussi rapide que les chamois qui venaient de disparaître derrière les roches aux pointes aiguës, il se dirigea vers la gorge, dans laquelle il s'enfonça.

C'était un véritable chemin du diable que cette gorge qui avait l'aspect d'une mer furieuse pétrifiée : il fallait l'agilité merveilleuse, le pied sûr, le coup d'œil infaillible d'un montagnard pour soutenir une course sur cette succession de pointes et de creux, de roches glissantes séparées par des crevasses profondes.

La gorge avait la forme d'un entonnoir dont le conduit eût donné sur la prairie.

La partie la plus évasée aboutissait sur un amas de montagnes de l'aspect le plus sauvage.

La pente devenait subitement d'une rapidité inouïe.

Le *Bayle*, s'aidant de son bâton qu'il maniait des deux mains, bondissait par-dessus les crevasses et gravissait les flancs dénudés.

Sans s'arrêter pour reprendre haleine, il poursuivit ainsi sa rencontre et son ascension, pendant plus d'une heure.

Sans doute chasseur habile, autant qu'explorateur intrépide, le *Bayle* connaissait aussi bien les habitudes des chamois que la topographie des lieux, car il s'avançait sans la moindre hésitation.

Bientôt ses pieds foulèrent la neige : le sapin et le mélèze commençaient à disparaître, la végétation n'existait plus dans les régions supérieures.

Le *Bayle* s'arrêta sur une cime escarpée : en face de lui était un quartier de roc gigantesque qui se dressait comme une muraille.

S'avançant avec précaution, et en étouffant le bruit de ses pas dans la neige, il atteignit cette muraille de granit.

La suivant lentement et en redoublant de précautions, il arriva à la hauteur d'une fissure, assez large pour que trois hommes pussent y passer de front.

Sans avancer le corps, il avança doucement la tête, un tableau merveilleux s'offrait à lui.

La montagne, fendue sans doute jadis par quelque commotion volcanique, descendait à pic dans un gouffre large de vingt pieds.

De l'autre côté de ce gouffre qui avait un contour demi-circulaire, s'étendait en contre-bas de trente à quarante pieds, un plateau arrondi tout garni de pics aigus et de cimes dentelées que recouvrait à demi une forêt de sapin d'un vert noir.

Une langue de rocher s'avançait au-dessus du précipice précisément en face de la fissure.

Sur ce promontoire aérien, un chamois était debout, immobile.

Derrière lui, une douzaine d'autres chamois étaient étendus nonchalamment sur la neige, et la blancheur éclatante de la nappe qui couvrait le sol faisait ressortir plus encore les tons bruns et noirâtres du pelage des agiles habitants de la montagne.

A peine le berger eut-il lancé un regard rapide sur le groupe qu'il se recula vivement.

Posant son bâton ferré sur le sol, il prit dans sa poche une petite pierre aigue, tranchante et il prépara sa fronde.

La pierre placée, les cordons enroulés autour du poignet, il fit tourner rapidement la fronde qui déchira l'air avec un grondement aigu.

S'avançant brusquement, le *Bayle* fût d'un bond en face de l'ouverture...

Les chamois étaient debout et s'élançaient...

Un sifflement aigu se fit entendre... un chamois tombait... les autres disparaissaient dans la forêt de sapins.

— Caramba ! dit le berger. J'ai bien visé ! C'est le plus beau.

Du regard, il mesurait la distance infranchissable le séparant de sa proie.

— Il faut faire le tour par le *Trou du Diable* ! reprit-il, en relevant son bâton.

Et pressé sans doute d'aller relever son gibier, l'habile asseur s'élança à droite sur une pente extrêmement rapide.

Bientôt il atteignit un endroit plus sauvage encore que ceux qu'il avait parcourus.

Un bruissement sourd, comme celui que causent les eaux furieuses d'un torrent, arrivait jusqu'à lui.

Il était au fond d'une gorge étroite dont une montagne hérissée de pointes nues et dénudées semblait boucher l'extrémité, formant ainsi une impasse naturelle.

Mais à la gauche de cette montagne, était une fissure descendant depuis le sommet jusqu'à une profondeur considérable dans la terre.

Au fond de ce gouffre étroit, affreux, horrible, roulaient des eaux écumantes avec des murmures incessants; c'étaient celles de l'Ubaye.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France